

« Dans la glorification du “travail”, dans les infatigables discours sur la “bénédiction du travail”, je vois la même arrière pensée que dans les louanges des actes impersonnels et conformes à l’intérêt général : la crainte de tout ce qui est individuel. On se rend maintenant très bien compte, à l’aspect du travail – c’est-à-dire de ce dur labeur du matin au soir – que c’est là la meilleure police, qu’elle tient chacun en bride et qu’elle s’entend vigoureusement à entraver le développement de la raison, des désirs, du goût de l’indépendance. Car le travail use la force nerveuse dans des proportions extraordinaires, et la soustrait à la réflexion, à la méditation, aux rêves, aux soucis, à l’amour et à la haine, il place toujours devant les yeux un but minime et accorde des satisfactions faciles et régulières. Ainsi une société, où l’on travaille sans cesse durement, jouira d’une plus grande sécurité : et c’est la sécurité que l’on adore maintenant comme divinité suprême. »

**Friedrich Nietzsche, *Aurore***

« L’appareil de production présent est donc, d’un côté, cette gigantesque machine à mobiliser psychiquement et physiquement, à pomper l’énergie des humains devenus excédentaires, de l’autre il est cette machine à *trier* qui alloue la survie aux subjectivités conformes et laisse choir tous les « individus à risque », tous ceux qui incarnent un autre emploi de la vie et, par là, lui résistent. D’un côté, on fait vivre les spectres, de l’autre on laisse mourir les vivants. Telle est la fonction proprement politique de l’appareil de production présent.

S’organiser par-delà et contre le travail, désertier collectivement le régime de la mobilisation, manifester l’existence d’une vitalité et d’une discipline *dans la démobilisation même* est un crime qu’une civilisation aux abois n’est pas près de nous pardonner ; c’est en effet la seule façon de lui survivre. »

**Comité invisible, *L’insurrection qui vient***

« Des femmes, il en sort de partout. Des blondes, des turques, des naines, des veuves, d’autres parfumées de lourdes odeurs d’Orient, maquillées en blanc et noir, empressées ou violentes autour de mon lit. Une première s’approche habillée de loques et de ficelles, deux œufs écrasés sur les joues, avec dans les cheveux des scorpions, des hannetons, un crabe même. Elle m’injurie, crachant, bavant, me menace de son unique main aux longs doigts terminés par des griffes. Elle danse un pas

obscènes soulevant ses hardes pour découvrir, suspendus à des jambes de squelette, des débris rouillés d'appareils chirurgicaux.

La suivante n'est pas plus avenante, à peine un peu moins gracieuse dans le fandango qu'elle exécute, et quelle odeur !

D'autres que j'oublie, parées d'abcès monstrueux, quand elles n'ont pas deux têtes qui m'insultent grossièrement, me menacent et brisent mes bibelots précieux.

Assailli jusque dans mon propre lit, j'ai beau me défendre, elles ont tôt fait de me renverser. Et chacune de prendre sa place. Et son plaisir. Jusqu'à ce que je vomisse. La chemise déchirée, le corps piétiné, je rends grâce. Elles abandonnent la place. Mon père, qui n'attendait que cela, apparaît dans l'entrebâillement de la porte, poussant devant lui le professeur de mathématiques.

A son avis, me voilà purifié, l'esprit dégagé des poisons d'en bas, tout prêt à recevoir l'enseignement des nombres.»

### **André Frédérique, *Pédagogie***

« *The Independent* parle de “*the Obama effect*”, pour nous signifier qu'il y a du nouveau au Moyen-Orient. Eh bien, nous, nous écririons plutôt: “*the crisis effect*”, non sans admettre qu'effectivement Obama est le président de la crise, et qu'en ce sens l'observation peut se comprendre. Pour le reste, sachons-le bien et mettons les choses aux places qu'elles méritent, – c'est la crise qui décide.

Que se passe-t-il? On parle au Hamas, et le même *Independent*, dans son édito du jour, dit que c'est très bien. Il s'agit des Européens, des Français en tête (bien entendu), par des canaux à peine annexes. Le même article rapporte d'autres développements possibles dans la région, dans le sens de l'apaisement des tensions, avec les USA d'Obama en marche.

[...] Les priorités prennent leur place, de plus en plus vite, à mesure que la crise continue à s'aggraver, qu'elle s'impose de plus en plus comme une crise systémique générale qui n'est rien d'autre que la crise fondamentale de notre civilisation et de sa modernité faussaire. Etonnez-vous si l'on écrit que la crise, désormais, commande tout, absolument tout. Il y a de fortes chances que les relations internationales, encore plus que la politique extérieure de tel ou tel pays, en seront bouleversées. Donc, l'“effet Obama” est l'“effet de la crise”, de même qu'Obama a été élu par la crise.

Il est temps que nous habituions à cette nouvelle réalité, totalement déstabilisante pour notre pensée. Il est temps de se débarrasser des oripeaux de l'époque Bush, de l'époque 11 septembre, de la Grande Guerre contre la Terreur, car les événements vont si vite. A l'heure où nous écopons l'effarante inondation qui noie notre

machinerie du meilleur des mondes, tous les efforts vont s'accumuler pour clore les conflits désormais devenus périphériques, toutes ces vaines batailles où nous avons cru voir le diable et son train, où les penseurs occidentaux se sont gravement penchés pendant des années, où les dirigeants politiques se sont perdus en tant de vaines conférences. Face à la crise monstrueuse, le désordre du Moyen-Orient, les tensions artificielles inventées en Europe, avec la Russie, tout cela va devoir passer la main face à l'essentiel qui s'effondre sous nos yeux. »

**Philippe Grasset, sur le site *Dedefensa* \***

« Peut-être que le fil conducteur le plus solide de cette réaction violente mondiale est le rejet de la logique de « la politique extraordinaire » - une expression créée par le politicien polonais Leszek Balcerowicz pour décrire comment, dans une crise, les politiciens peuvent ignorer les règles législatives et se ruer vers des « réformes » impopulaires. Le truc commence à être usé, ainsi que le gouvernement sud-coréen l'a découvert récemment. En décembre, le parti au pouvoir a essayé d'utiliser la crise pour foncer tête baissée dans un accord de libre-échange hautement controversé avec les Etats-Unis. Emmenant la politique des coulisses vers de nouveaux extrêmes, les législateurs se sont enfermés dans la chambre afin de pouvoir voter à huis clos, barricadant la porte avec des bureaux, des chaises et des canapés.

L'opposition en a eu assez : avec des marteaux-piqueurs et une scie électrique, ils sont entrés de force et ont organisé un sit-in de 12 jours dans le parlement. Le vote a été retardé, accordant plus de temps pour le débat – une victoire pour une nouvelle sorte de « politique extraordinaire ». Le modèle est clair : les gouvernements qui répondent à une crise créée par l'idéologie du libre-échange par une accélération de ce même programme discrédité ne survivront pas pour raconter l'histoire. Comme les étudiants italiens sont descendus dans la rue en criant : « Nous ne paierons pas pour votre crise ! »

**Naomi Klein, relevé sur le net**

« A l'occasion de la fête d'investiture, pendant que les cloches sonnent, on fait brûler des feux d'artifice. Il y a de la musique, les gens dansent dans un vacarme joyeux. [...] Le chef sortant fait un discours, rédigé sous forme de poésie, en langue indienne vraisemblablement très ancienne. Le nouveau chef y répond avec modestie et courtoisie. [...] Quand [...] le bâton lui est enfin remis, on apporte une chaise. Cette chaise est basse. Elle est faite d'un bois aux entrelacs multiples, ressemblant à du raphia. Le siège est percé à la dimension d'un postérieur d'homme. Au milieu des rires, des joyeux quolibets et des plaisanteries grivoises des hommes qui assistent en foule à la cérémonie, le nouveau chef abaisse à demi son pantalon de coton blanc et pose son

derrière dénudé sur l'ouverture de la chaise. Il tient dans sa dextre le bâton d'ébène à pommeau d'argent représentatif de sa fonction et siège, plein de dignité, le visage tourné vers les hommes de la nation rassemblés devant lui.

[...] A ce moment arrivent trois hommes envoyés à cette fête par la tribu qui aura à élire le cacique l'année suivante. Ces hommes portent un pot de terre dont les flancs sont percés de nombreux événements. Le pot est rempli de braises qui rougeoient avec vivacité, attisées par le moindre souffle d'air. Dans un discours en langue indienne, dit en vers, l'un des hommes explique le but de l'acte qu'il va accomplir. Dès qu'il a terminé son discours, il place le pot plein de braises sous le postérieur dénudé du nouveau chef. Dans son discours, il a expliqué que ce feu placé sous le derrière du chef dignement assis sur son siège officiel doit lui rappeler qu'il n'y est pas installé pour s'y reposer, mais pour travailler pour le peuple. Il doit demeurer vif et zélé même lorsqu'il est installé officiellement. En outre, il ne doit pas oublier qui a glissé ce feu sous son séant, c'est-à-dire la tribu qui désignera le cacique de l'année à venir et ceci pour lui mettre en mémoire qu'il ne doit pas se cramponner à sa place, mais la céder dès que son mandat sera écoulé, afin d'éviter un règne à vie ou une dictature qui serait néfaste au bien du peuple. S'il venait jamais à s'accrocher à son poste, on lui mettrait sous les fesses un feu si grand et si long qu'il ne resterait rien de lui ni du siège.

Dès que le pot rempli de braises ardentes a été glissé sous le siège, des maximes rimées sont dites par un homme de la tribu qui élira le jefe l'année suivante et un homme de la tribu dont est issu le cacique nouvellement investi. Tant que la récitation des sentences n'est pas terminée, le nouveau chef ne doit pas se lever de son siège. [...] Les braises sont à peu près éteintes. Le chef se lève lentement. [...] La peau est couverte de grosses cloques et, en de nombreux endroits, de plaques noirâtres que l'on peut sentir de loin. Un ami s'approche de lui, lui enduit les fesses d'huile et lui applique un pansement de feuilles écrasées tandis qu'un autre lui offre de grands verres de tequila.

Pendant de longues semaines, le nouveau chef n'oubliera pas sur quoi il est assis. Pendant les premiers mois qui suivent son entrée en fonction, cela l'aide considérablement à gouverner selon les désirs exprimés par la nation au cours de son élection. Dans presque tous les cas, il reste suffisamment de cicatrices sur cette partie cachée de son individu pour qu'il puisse prouver jusqu'à l'âge le plus avancé, grâce à un document inaltérable, qu'il a eu l'honneur d'être élu une fois chef de sa nation, mais aussi pour le soustraire à la tentation de se faire élire à ce poste une seconde fois, ce qui serait contraire aux mœurs de son peuple. »

**B. Traven, *Indios* (1931), piqué dans *CQFD* n°55 \*\***

« Seul le cul sait que le slip est sale. »

**Professeur Choron**

\* Site *Dedefensa* : <http://www.dedefensa.org>

\*\* Site du journal *CQFD* : [www.cequifautdeuire.org](http://www.cequifautdeuire.org)